

—Quatre citoyens qui demandent à vous parler : je les ai bien reconnus : trois d'entre eux sont les mêmes qui sont venus ici chercher monsieur.

Les hommes avaient pénétré dans le jardin : la brave femme ne se trompait pas : l'un était le commissaire de la Section, qu'accompagnaient deux porteurs d'ordre du Comité de Sécurité générale bien connus dans l'Passy qu'ils terrorisaient depuis six mois. Le quatrième était entièrement vêtu de noir, et portait un grand feutre orné d'un bouquet de plumes tricolores : c'était un homme d'âge mûr, au teint bilieux, aux traits accentués.

Mme de *** le reconnut aussitôt, bien qu'elle ne l'eût vu qu'une fois : blême de terreur elle murmura, prête à défaillir :

—L'accusateur public... Fouquier-Tinville !

Déjà il était près d'elle.

—La citoyenne ***, demanda-t-il froidement.

—C'est moi.

—On a trouvé, citoyenne, dans les papiers de ton mari, trois lettres signées de ton nom : les voici : les reconnais-tu ?...

Elle jeta un regard aux papiers.

—Oh ! vous allez me prendre ? fit-elle.

—La surprise est désagréable, j'en conviens, ajouta Fouquier d'un ton de moquerie pédante : mais la loi est formelle ; tu es convaincue de correspondance avec les ennemis de la nation...

—Vous allez me prendre ?... répéta la malheureuse terrifiée.

—Tu ne peux rester ici, d'ailleurs ; les scellés ne seront levés qu'ultérieurement : il est impossible que tu séjournes dans cette maison qui est devenue la propriété de la République.

Et se tournant vers le commissaire :

—Tu conduiras, dit-il, la citoyenne à la Conciergerie ; je l'interrogerai ce soir et tu donneras son nom au greffier Fabricius : elle passera demain ; il est inutile qu'elle languisse en prison.

—Je passerai... ? demain... ?

—Oui, au tribunal : tu peux d'ici là préparer tes moyens de défense...

Il parlait d'une voix brève, sans inflexion, sans nuance ; on sentait en lui l'homme dont le cœur est de pierre, que rien ne peut attendrir, blasé sur tous les désespoirs, insensible à toutes les larmes ; l'homme qui s'est fait un métier de la mort ; le bon fonctionnaire qui tue parce qu'il a l'ordre de tuer, aussi inflexible et aussi impitoyable que la hache, à laquelle il aimait à se comparer. Mme de *** comprit qu'elle était perdue : d'un mouvement involontaire elle serra sur son sein l'enfant qu'elle tenait dans ses bras et qui agita, tout joyeux, ses petites jambes nues. — Elle jeta un regard sur ce coin de terre où elle avait été si heureuse, comme si elle prenait à témoins les choses de la cruauté des hommes, comme si elle cherchait, — peut-être, — quel sauveur allait surgir pour l'arracher, elle innocente, aux bourreaux. Mais quelle folie ! Qui donc aurait eu assez de courage et d'audace pour entrer en lutte contre la force implacable que ces hommes représentaient ? Quel héros qui n'eût reculé ? Et pourtant le sauveur était là, tout près d'elle...

—Qu'ai-je donc fait pour aller à la guillotine, soupira-t-elle ; quel crime ai-je commis ?

Fouquier-Tinville, toujours calme, allait répondre ; mais quelqu'un l'en empêcha. L'enfant, étonné plutôt qu'effrayé, à l'aspect de cette figure étrangère, tendit ses petits bras vers le terrible pourvoyeur de la guillotine et partit d'un de ces éclats de rire de nouveau-né, expression délicieuse d'une de ces joies mystérieuses dont Dieu seul connaît le secret.

La mère tremblait ; la mère voulait le faire taire : elle avait peur que cette gaîté ne déplût à ces hommes sombres. Mais le bambin s'agitait tout joyeux, et, toujours riant, montrant ses gencives roses, il allongeait ses mains vers les belles plumes tricolores qui s'agitaient sur le feutre noir de l'accusateur public.

Celui-ci eut un regard étrange : un flot de bile pâlit son visage impassible.

—C'est à toi, cet enfant, citoyenne ?

—Oui, citoyen.

—C'est le fils de... ?

La mère que les sanglots étouffaient fit, de la tête, un signe affirmatif.

—Son père est mort hier, ajouta-t-elle d'une voix tremblante.



Fouquier-Tinville resta un moment silencieux, puis il reprit :

—Quel âge a-t-il ?

—Dix mois.

—Il est fort pour son âge. — Où est sa nourrice ?

—C'est moi, citoyen, qui le nourris...

—Ah ! c'est toi qui...

Il sembla faire un effort, et se mordit les lèvres. L'enfant continuait de rire, les larmes de la mère coulaient et l'homme de la mort les regardaient tous deux sans rien dire.

—Eh bien, fit-il tout à coup en se tournant vers ses compagnons, je ne vois pas d'inconvénient à laisser la citoyenne *** quelques jours ici... Jusqu'à ce que le petit soit sevré, par exemple.

—C'est que, fit le commissaire, tout a été saisi au nom de la loi, dans cette maison : on va tout vendre.

—Bah, répliqua Fouquier-Tinville, la citoyenne *** rachètera son lit et le berceau de son enfant, voilà tout.

—Mais si elle n'a pas d'argent ?

—Elle en trouvera, ajouta-t-il d'un ton dur, afin de masquer, sans doute, sous cette brutalité, l'attendrissement qui le gagnait... l'attendrissement de Fouquier-Tinville !

Il tourna le dos et entraîna les autres tandis que Mme de *** tombait à genoux et remerciait Dieu en embrassant de toutes ses forces l'enfant qui l'avait sauvée.

* * *

—Eh bien, demanda Paul de Kock, en terminant son récit : connaissez-vous dans l'antiquité beaucoup de traits d'amour filial qui puisse être comparés à celui-là. Je puis bien vous dire, maintenant, le nom de cette femme : c'était ma mère, et c'était moi qui, au maillot encore, l'arrachai à la guillotine... J'avais bon appétit et le lait était si cher qu'on dut renoncer à me sevrer avant l'été... Ce qu'un mouvement d'humanité dans un cœur de tigre avait commencé, les événements l'achevèrent : la révolution du 9 thermidor survint et avec elle le dernier jour de la Terreur ; ma mère n'eut plus à craindre qu'on vint lui ordonner de se préparer à mourir sous prétexte que j'avais atteint l'âge où, sans elle, je pouvais vivre...

Et l'aimable auteur de *Monsieur Dupont* ajoutait en souriant :

—Ce fut là mon premier roman — et sans nul doute, mon meilleur.

G. LENOIRE.

JEUX D'ENFANTS

La mère ayant eu affaire dans le hangar vit Géraldine qui donnait des coups très forts sur la queue de la chatte, celle-ci ayant été au préalable très solidement attachée et miaulant avec une ferveur des plus naturelles.

—Géraldine ! que fais-tu là ? s'écrie la mère. Pourquoi faire bobo à Minette ?

—Bien, vous savez, maman, répond Géraldine, Toto et moi on joue "à l'église", et comme on a pas de cloche, on se sert de Minette. Je tire sur la queue et elle fait la cloche.

AU RÉVEILLON

Le père. — Qu'avez-vous à rire au bout de la table ?

Titine. — C'est Toto qui veut savoir pourquoi le nouveau monsieur à Emma s'est épluché le dessus de la tête.

CASUISTIQUE ENFANTINE

On a dit à la petite Ninette que si elle s'en était à vouloir manger de la glace, Santa Claus ne lui apporterait rien. L'autre jour, sa mère la surprit en train d'absorber un morceau de glace qu'elle a réussi à faire tomber du bras de la veranda.

—Ninette, s'écrie la mère, tu ne te rappelles pas ce que je t'ai dit ?

—Mais, maman, reprend la petite, je ne mange pas de glace, je suce seulement le jus.

VÉRITÉ

L'individu qui est le plus gai et prononce le plus fort discours au réveillon de Noël de garçons, ne trouve plus rien à dire quand il a rejoint sa tendre moitié. C'est elle qui fait le véritable *after dinner speech*.